

## Les visites de Napoléon à l'Ecole d'Alfort

par C. BRESSOU

---

L'attention que porta NAPOLÉON I<sup>er</sup> à la médecine vétérinaire est bien connue. Les raisons de cet attachement tiennent évidemment au rôle que l'homme de guerre assignait à la cavalerie et la nécessité pour lui de maintenir cette arme en parfaite et constante disponibilité.

Il avait aussi apprécié les services rendus par ces jeunes « artistes vétérinaires », frais émoulus des nouvelles Ecoles, ce qui l'amena à doter ses armées — et tout le pays de surcroît — d'un corps de techniciens aussi instruits et capables que possible. Et s'il ne donna pas à ce personnel la promotion militaire qui, nous semble-t-il, eût été souhaitable, il attribua un grade et un rang supérieur à ceux qui, après une scolarité prolongée, avaient bénéficié de l'enseignement approfondi qu'il avait organisé à l'Ecole d'Alfort.

Il eut pour cette Ecole une considération particulière sans qu'on puisse discerner les raisons de cette flatteuse estime. Etait-ce la notoriété dont bénéficiait Alfort au lendemain de la période « académique » grâce à l'éclat que les célèbres professeurs du Jardin du Roi, VICQ d'AZYR, DAUBENTON, FOURCROY, BROUSSONNET, avaient donné à son enseignement ; ou bien aux relations personnelles qu'Inspecteur Général HUZARD entretenait avec CAULAINCOURT, le Grand Ecuyer de l'Empereur ; ou, tout simplement, parce qu'il passait fréquemment dans les parages de l'Ecole en allant rendre visite à son Ministre de la Guerre et ami, le maréchal BERTHIER, au château de Grosbois, où l'on chassait à courre dans la forêt Notre-Dame et les bois d'alentour ? Il est possible que tous ces facteurs aient conjointement joué un rôle déterminant.

NAPOLÉON, en effet, s'arrêtait souvent au carrefour d'Alfort. En face de l'Ecole se tenait un des relais de poste où l'on changeait les attelages pour aller, en berline, à Grosbois ou pour rentrer à Paris et où parfois s'assemblait l'escorte militaire lors des retours officiels dans la capitale.

A maintes reprises, les élèves et les professeurs se réunirent dans la cour de l'Ecole, face à la grille d'entrée, pour acclamer l'Empereur,

et c'est sans doute dans ces circonstances qu'il eut l'occasion de visiter Alfort.

Pourtant on n'a aucune relation précise et détaillée de telles visites et seulement des comptes rendus administratifs succincts, fragmentaires et très naturellement laudatifs.

Ainsi, le 16 janvier 1811, à l'occasion d'un passage de l'Empereur à Alfort, CHABERT, Directeur, écrit au Ministre de l'Intérieur : « Ayant été prévenu que S. M. l'Empereur devait passer par Alfort pour se rendre à Grosbois, j'ai fait mettre en uniforme les employés et les élèves. Mais, au lieu de passer le matin, S. M. n'est passée que le soir, sur les quatre heures, à son retour à Paris. Elle n'a pas adressé directement la parole à aucun de nous, parce que nous étions placés du côté opposé à celui où Elle était dans sa voiture ; mais S. A. le Prince de Neufchatel, qui l'accompagnait, a demandé qui c'était ; ayant appris que c'était l'Ecole vétérinaire, S. M. a donné à deux fois l'assurance qu'elle viendrait sous peu visiter l'établissement. S. M. est repartie ensuite au milieu des acclamations » (RAILLIET et MOULÉ).

Peu après, on vit se tramer dans l'Ecole des conspirations dont le but apparaît mal défini. Le lundi 4 mars 1811, les élèves rédigent une pétition et, accompagnés de plusieurs répétiteurs, se portent jusqu'à Grosbois pour la remettre à l'Empereur. Le même jour, au moment de l'arrêt du souverain au relais d'Alfort, GODINE jeune, qui enseignait la zootechnie, remet également une pétition. Le vieux directeur CHABERT ignore l'objet de ces demandes. Le ministre désapprouve de pareilles démarches et déclare qu'il interviendra si elles se reproduisent : « Les professeurs et les élèves n'ont rien à demander, dit la lettre ministérielle, ils ont seulement des hommages très humbles à offrir. »

Mais le 8 avril suivant, HUZARD, Inspecteur Général, prévient le ministre que depuis cet incident « il règne à l'école une fermentation sourde, un esprit d'opposition et, peut-on dire, presque d'insurrection. Deux professeurs mécontents de l'ordre actuel des choses, GODINE jeune et DUPUY (qui devait devenir le directeur de la nouvelle Ecole vétérinaire de Toulouse) tiennent des conciliabules avec leurs répétiteurs et les surveillants. Un de ceux-ci a donné un dîner à tous les répétiteurs chez le nommé SURGI, cabaretier des environs de l'Ecole ; il y a eu un serment de prêté. Les élèves sont travaillés et agités par quelques-uns de leurs chefs. M. CHABERT est parfaitement étranger à tout cela, mais son bureau ne l'est pas autant : il y a des rapprochements fréquents avec le commandant des élèves militaires, le chef d'escadron BENAZÉ,

des voyages multiples à Paris, dans les bureaux mêmes de la Guerre et on paraît instruit d'une révolution prochaine dans l'organisation des Ecoles vétérinaires. En attendant, les élèves sortent la nuit, non seulement par-dessus le mur du parc, par-dessus la grande grille, mais encore par les fenêtres de leurs chambres qui donnent vers Maisons-Alfort ».

L'affaire s'arrête là et l'on ne retrouve plus aucune trace de ce complot. Ce que les historiens de l'Ecole d'Alfort appellent « une agitation politique » dut être tuée dans l'œuf et rien ne reste de ce mélodrame aux intentions sans doute exagérées.

En cette période de batailles victorieuses et de succès guerriers, les élèves au contraire ne cessent de manifester un esprit militaire.

Un règlement ayant, en 1812, prescrit que tous les exercices d'enseignement seraient annoncés par un roulement de tambour, les deux tambours recrutés seront choisis par les élèves et habillés par eux en « tambours de ligne », le paiement de l'uniforme devant être effectué au moyen d'une collecte allant de 0,75 à 1 franc pour chacun des élèves.

L'uniforme de ces élèves, trouvé trop bourgeois, bien que fait d'un frac bleu porté sur un gilet et une culotte écarlates, fut modifié dans son collet, ses boutons et ses parements et agrémenté d'une épée pour avoir une allure plus militaire.

Les surveillants des élèves, qui étaient également les commandants du bataillon, OZÉRÉ puis CAPLANY, furent choisis parmi des officiers bon teint de l'armée impériale.

Au cours de l'année 1813 NAPOLÉON devait visiter l'Ecole d'Alfort, en rentrant de Grosbois. Le 19 janvier, à midi et demi, le directeur, les professeurs, les élèves, les surveillants, tous en grande tenue, auxquels s'était joint le personnel des Haras dans son nouvel uniforme, étaient rangés dans la cour de l'Ecole, près de la grille du parc, point où se trouvait le relais.

NAPOLÉON arrive en retard, l'uniforme quelque peu en désordre, maculé de boue, nerveux, le regard courroucé, car, paraît-il, la chasse avait été tumultueuse, émaillée de nombreux incidents et de chutes.

Et le bon Directeur CHABERT, dont le loyalisme fut toujours exemplaire, d'écrire : « Sa majesté a jeté un regard favorable sur les élèves et nous a honorés d'une salutation, ce qui est un heureux présage pour l'Ecole ; les cris de « Vive l'Empereur » l'ont accompagné et nous sommes tous rentrés dans l'Ecole avec la joie dans le cœur et l'espérance que S. M. accordera une protection spéciale à son Ecole impériale d'Alfort. »

Mais cette affaire eût une suite !

Quelques jours plus tard, le 24 janvier, les directeur, professeurs, personnel et élèves s'assemblaient dans le but d'offrir à l'Empereur un cheval tout équipé. Etant donné la modicité de leurs ressources, ils demandèrent le concours de l'Ecole de Lyon, qu'ils obtinrent.

A ce geste généreux devait succéder une surprise désagréable, car si le cheval fut acheté, il n'y eut pas assez de fonds pour l'équiper. Au mois d'octobre suivant, le préfet réclama pour cet équipement un supplément de 200 francs et ce reliquat dut être soldé à l'aide d'une retenue proportionnelle effectuée d'office sur les traitements du personnel, depuis l'Inspecteur général jusqu'au garde-magasin.

Cet incident n'atténua pas le zèle patriotique des élèves ; quelques mois plus tard, ils devaient, dans la défense héroïque du pont de Charenton, donner une preuve glorieuse de leur attachement à l'Empereur et à la patrie.

---